

La compagnie des spectres

D'après le roman de Lydie Salvayre
de et avec Zabou Breitman



La compagnie des spectres

d'après le roman de Lydie Salvayre
de et avec Zabou Breitman

Mise en scène et adaptation :

Zabou Breitman

Avec : Zabou Breitman

Assistants à la mise en scène :

Marjolaine Aizpiri

Diane Derosier

Décor :

Jean-Marc Stehlé

Durée : 1h30

Assisté de :

Arielle Chanty

Age conseillé : dès 13 ans

Genre : Théâtre

Création Lumière :

André Diot

Son :

Laury Chanty

Régie Générale :

Simon Stehlé

Création 2010 au Monfort Théâtre

Publié par les Editions du Seuil et par les Editions Points

Production déléguée : Théâtre Vidy-Lausanne

Diffusion : Les 2 Bureaux / Prima Donna

La compagnie des spectres

d'après le roman de Lydie Salvayre
de et avec Zabou Breitman

Résumé

Deux femmes, la mère et la fille, vivent recluses dans un petit appartement. L'huissier de justice, chargé de procéder à l'inventaire de leurs biens avant saisie, va devenir l'interlocuteur, bien malgré lui, de ces femmes hantées par les spectres de l'Histoire.

La mère vient colorer la noirceur du propos de son vocabulaire fantasque et grossier, atrocement drôle parfois, parlant du Maréchal Putain, prenant l'huissier pour Darnand qu'elle enjoint de déguerpir à coup de Raus, mais citant Epictète et Sénèque en toute simplicité.

La fille compose, affolée de la tournure des choses, en fait peut-être trop, comme elle le dit, pour éviter coûte que coûte la guerre. Pendant ce gigantesque état des lieux, la fille raconte sa mère qui raconte sa propre mère, remontant deux générations jusqu'à ce drame familial sous l'Occupation, et le régime de Vichy, qui perdurera jusqu'à aujourd'hui, soixante-treize ans plus tard.

Extraits de presse

Zabou Breitman campe les trois rôles. L'époustouflante précision de son jeu lui permet de révéler la portée littéraire du récit de Lydie Salvayre: son intelligence, sa finesse, sa drôlerie. L'express culture, Igor Hansen-Love

Peu d'interprètes ont cette capacité à être en même temps dans le goût de la littérature (elle déguste chaque phrase, en donne la saveur, le mordant, la drôlerie) et dans la vie même de ce qui est représenté (...) L'humeur assassine de la soirée – car on y rit beaucoup – transforme la noirceur des événements en allégresse de théâtre. Le point, Gilles Costaz

Et le travail est d'une qualité extrême. Seule sur le plateau, elle incarne avec une aisance incroyable chaque personnage. Elle saute d'un corps à l'autre, d'une émotion à une autre, de la rage au désappointement, de la bassesse à la révolte (...) C'est un beau moment de théâtre que l'on vous conseille vivement d'aller partager avec Zabou Breitman. Chaque soir, les applaudissements nourris l'en remercient. Récompense amplement méritée. Première, Dimitri Denorme

On savait Zabou Breitman drôle, sensible et douée. Elle enfonce le clou avec son infini talent de comédienne et de metteuse en scène. Aufeminin.ch, ALM

La grâce de Zabou Breitman, sa douce autorité, la sûreté de son jeu, la fermeté de sa voix, sa beauté, sa présence mettent en valeur l'écriture même de Lydie Salvayre. Le Figaro, Armelle Heliot

Joëlle Gayot : Elle a fait un pas de géant dans l'appropriation du texte. C'est très étonnant. Ce spectacle tient presque de la performance.

Patrick Sourd : *Ce spectacle se positionne dans un grand écart entre l'Histoire et l'intime. Zabou Breitman y est superbe et son engagement touche parce qu'il est aussi désarmant qu'infiniment sincère, son théâtre a la tendresse de celui qu'imaginent les enfants dans le grenier des grand-mères, il est plein de charme et d'horreur. France culture, Arnaud Laporte*

Entretien avec Lydie Salvayre



Entretien réalisé par Alain Nicolas
«L'Humanité» (9 janvier 1998) ©
«L'Humanité» 1998

Votre livre, sur un sujet dit «difficile», a tenu le haut du pavé, aussi bien dans les sélections des prix littéraires que sur les rayons des libraires depuis la rentrée. A quoi attribuez-vous ce succès ?

En partie, comme toujours, à un malentendu. Ce qui fait qu'on en parle, c'est l'actualité politique. On a voulu le réduire à «un livre sur Vichy», alors que son propos est autre. Il y a de la folie, de la transmission, de l'écriture.

On en parle comme du «discours d'une vieille femme rendue folle par l'assassinat de son frère par la milice».

Oui, et là on passe à la trappe la moitié du livre, et même, si l'on veut, le livre entier ! Il s'agit d'un discours à deux, d'une transmission, de mère à fille, de la révolte et de la folie. Pour préciser la situation, disons qu'entre Rose, la mère, qui, depuis qu'elle a lu dans «L'Express» une interview de Darquier de Pellepoix, revit sans cesse janvier 1943, et un huissier qui vient procéder à un inventaire avant saisie, Louisiane, la fille, essaie de faire exister un discours, celui d'une vie quand même possible.

Il y a deux voix. Deux voix qu'on ne saurait réduire à une seule, comme on l'a trop souvent et trop rapidement dit. La question est : Que transmet-on de notre fardeau ? Comment transmettre aux enfants d'aujourd'hui, dans leur corps, dans leur âme, de ce que fut 1943, et dont ils subissent, à leur insu, les effets. J'ai parlé à des lycéens. Ils ignorent tout de Vichy, et de la permanence de certains de ses effets dans la France d'aujourd'hui... Cette transmission, ici, ne prend pas les voies de la connaissance historique, mais celle du roman familial. Mais que faire quand un parent vous en accable ? On se bouche les oreilles ? Il y a, avec des circonstances différentes, un peu de mon histoire. Pendant longtemps je n'ai rien voulu savoir des histoires dont on me rabattait les oreilles, au point de développer ce que Freud appelait «une passion pour l'ignorance».

Le discours de la mère, auquel résiste la fille, c'est l'éternel présent du malheur.

On me dit que j'ai écrit un livre sur la mémoire. C'est exactement le contraire ! La torture, la mort du frère, ce ne sont pas des souvenirs, mais de l'actuel. Chaque jour, chaque matin, c'est le fait lui-même qui se reproduit. Il n'y a pas, ce que suppose la mémoire, la possibilité d'oubli, de réélaboration du discours, bref le travail du deuil pour parler comme les «psys».

La fille, elle, essaye de tenir à distance ce malheur, de vivre malgré tout. Qu'est-ce qui fait que ça craque ? L'adversité ?

Peut-être... Il y a surtout le fait que, en même temps que sa mère l'accable de la monstruosité dans laquelle elle croit vivre, elle lui transmet quelque chose, qui n'est pas de la mémoire, mais le pur instinct de la révolte, la révolte parfaite, la colère, la rébellion. Là, il y a, paradoxalement, au moment où elle se fait aspirer, du positif, et peut-être de l'espoir.

On a l'impression que c'est le face à face de deux discours qui tournent à vide, celui du présent traumatique éternel de la mère et celui de l'huissier, enchaînement mécanique de formules juridiques, qui va rendre impossible la tentative de reconstruction de la fille. Un discours qui tourne à vide, mais qui produit des effets. La société, qui devrait l'aider à s'étayer, la rejette, la renvoie vers sa mère, dont elle reçoit cette révolte. Quant à l'huissier, j'ai reçu une lettre d'un lecteur me reprochant d'avoir fait de l'huissier un vichyste, alors que la monstruosité ordinaire des huissiers se suffit à elle-même.

Entretien avec Lydie Salvayre
(suite)

En ce sens, c'est un livre politique ?

Oui, et pas seulement dans ses aspects historiques. D'ailleurs, on ne s'y est pas trompé, notamment dans les jurys littéraires, même si on ne le dit pas comme ça.

Dans vos derniers livres, on voit un personnage investi, habité par un discours qui n'est pas le sien, et le confrontent, parfois tragiquement, au réel. Ici, on perçoit une radicalisation de ce dispositif.

Tant mieux si c'est comme ça. Mais ce qui distingue mes deux derniers romans, c'est la place qu'y tient le discours littéraire. Dans «La puissance des mouches», le personnage était possédé par Pascal. Ici, la littérature, Cicéron, Sénèque, respire dans les paroles de la mère, y est incorporée. Quand elle cite Epictète à la face de l'huissier, ces mots sont les siens. Et parfaitement inutiles. La littérature ne peut rien face à la brutalité d'un huissier. On sent à quel point elle est luxe pur, surcroît absolu, renvoyée à l'inefficacité sur le plan de la résistance au social. Pourtant Rose ne serait pas ce qu'elle est, aussi coléreuse, aussi rebelle sans ses lectures.

Vous n'êtes donc pas la pessimiste radicale qu'on dépeint parfois.

On me dit même désespérée. Il est vrai que le malheur est au centre de mes romans. Mais c'est un malheur qui ne s'abîme pas en lui-même, qui se tempère, qui est soutenable. Ce n'est pas le malheur insoutenable de Primo Levi. Il peut se dire, et souvent par le rire. La liberté n'est jamais hors de portée.

Vous êtes psychiatre d'enfants. Cette porosité au discours du malheur a-t-elle un lien avec votre métier ?

Dans la revue «L'atelier du roman», Yves Pagès disait que ce livre était une charge véhémente contre la psychanalyse. J'en ai été la première surprise, mais à la réflexion il y a un énervement certain contre la pensée bêtement déductive d'une certaine psychanalyse théoricienne, représentée par le Docteur Donque du récit. Cela n'empêche pas que je me sois servie du savoir psychanalytique, et de façon éhontée. Il y a des blocs entiers de ce savoir qui sont devenus des lieux communs. Dans mon métier, que j'exerce chaque jour en Seine-Saint-Denis, j'ai le sentiment bizarre que le savoir de mes patients, qu'ils sont censés attendre de moi, fait effraction dans ce que j'écris. Quand je commence un roman, alors que je n'ai habituellement aucune mémoire, je sais presque par coeur ce qu'ils me disent, et cela infuse directement dans mon texte.

On sent comme une espèce de cœur...

C'est ce qui me fait dire que je n'ai aucun talent particulier. Mais il serait faux de dire que je transcris littéralement. Evidemment tout est retravaillé, il faut que les mots prennent leur place, que cela sonne, qu'il y ait un rythme. Mais j'ai besoin de cette écoute, de cette pratique, ne serait-ce que pour me remettre les idées en place.

Comment cela?

Je serais la plus géniale, la plus politisée, si je n'avais pas ce contact permanent, tout ça ne vaudrait rien. J'ai eu une petite notoriété, je suis passée chez Pivot, je m'étais préparée à des questions de mes patients. Eh bien... rien (rire). On ne mesure pas l'abîme qu'il y a entre ce cercle écrivains-éditeurs-critiques et les gens. Rien de tel pour apprendre la modestie, qu'on le veuille ou non, que de prendre conscience de la minuscule chose qu'est un écrivain qui vient faire un entretien dans le sixième arrondissement !

Entretien avec Zabou Breitman



Propos recueillis par René Zahnd

Après «La médaille», c'est la deuxième fois que vous puisez dans l'œuvre de Lydie Salvayre. Qu'est-ce qui vous intéresse chez cette auteure?

En fait c'est avant «La médaille» que j'ai fondu devant les romans de Lydie Salvayre. Précisément à la lecture de «La compagnie des spectres», qui m'apparut comme une évidence, un appel du texte à le jouer sur scène. La rapidité d'esprit me séduit. Il y a des gens intelligents qui ont peu d'esprit. Mais cette auteure est brillante et a beaucoup d'esprit, elle joue avec les mots, tout semble couler, se bousculer dans un immense cadavre exquis, et tout se tient si bien, tout est tellement là pour aller où elle veut aller. Je n'aime pas les performances, ni littéraires, ni d'acteurs, ni de danseurs, j'aime l'apparente facilité, l'amusement avec ce qui est lourd, j'aime qu'elle jongle avec des parpaings.

Y a-t-il des spectres dont on ne se débarrasse jamais?

Bien sûr. Ils sont plus ou moins effrayants et plus ou moins nombreux, mais on trimballe notre lot de spectres. Ils peuvent d'ailleurs ne pas être les nôtres propres, mais ceux de nos parents, de nos grands-parents, enfin, tant que ça reste dans la famille !

Quels échos percevez-vous entre la période de l'Occupation et la réalité d'aujourd'hui?

La réalité est un mot drôle. Ma réalité? La vôtre? La vraie de vraie? Les échos sont variés, les résonances inattendues. On s'aperçoit d'une immense confusion des peuples, entre les mots «Deuxième Guerre mondiale», «Occupation», «Collaboration». La France résistante fut une partie très infime de notre histoire, l'arrangement tacite, la collaboration «passive» furent les maîtresses de ces sombres années. On n'aime pas penser comme ça, car il s'agit pour la plupart des gens de leur famille, de leurs grands-pères, ou oncles, ou mères. Le flou conservé ne peut panser la culpabilité d'un peuple, et je crois que l'on tourne autour du pot avec acharnement, parce que l'autocritique n'est pas la grande force des Français.

Vous avez déjà joué «La compagnie des spectres» à Paris. Certaines réactions vous ont-elles surprises ?

Je dois dire que ça a été de belles surprises, et que le public le plus réactif était un public assez jeune, voire très jeune, car cette pièce raconte aussi la petite histoire de ces trois femmes brisées par la grande H, comme disait Pérec.

Comment se met-on soi-même en scène?

On travaille avec des gens que l'on aime, en qui on a confiance, mon assistante Marjolaine Aizpiri, Jean-Marc Stehlé, le merveilleux homme et décorateur, ainsi qu'Arielle Chanty, qui a bossé sur les costumes et les accessoires si importants dans cette histoire des choses de la vie, Simon qui est au plateau, et Laury qui a fait le son. Ils étaient là tout le temps, ils écoutaient, ils disaient doucement, ils revenaient le jour suivant avec un sourire, un déplacement, et j'écoutais ou pas, mais souvent ils donnaient l'impulsion, l'intensité d'une couleur.

Peut-on dire que vous faites un théâtre politique? Pourquoi ?

Je ne trouve pas plus qu'un autre, ou qu'une autre. Le théâtre est toujours un acte politique dans son sens premier. Politique et poétique.

Quel dialogue entretiennent chez vous le théâtre et le cinéma?

Je ne sais pas. L'un nourrit l'autre. Ou pas. Vraiment, il faudra redemander un autre jour.

Parlez-nous d'humour...

On dit que si on prononce le mot «fée» il y en a une qui meure quelque part. Pour l'humour c'est un peu pareil. Chut !



© Philippe Schaff

Zabou Breitman est la fille du scénariste Jean-Claude Deret et de la comédienne québécoise Céline Léger. Elle fait une première apparition en tant que comédienne, toute petite fille en 1965, dans un épisode de la série écrite par son père : «Thierry la Fronde» (saison 3, «Les Héros»).

Et puis... elle continue...

THÉÂTRE

1987 : «George Dandin» de Molière
mise en scène Roger Planchon, TNP Villeurbanne
1988 : «George Dandin» de Molière
mise en scène Roger Planchon, TNP, Théâtre Mogador et en tournée
1990 : «Popkins» de Murray Schisgal
mise en scène Danièle Chutaux, Théâtre des Célestins
1991 : «Cuisine et dépendances» d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri mise en scène Stéphan Meldegg, Théâtre La Bruyère
1994 : «Le Tartuffe» de Molière
mise en scène Jacques Weber, Théâtre Antoine
1995 : «Le Tartuffe» de Molière
mise en scène Jacques Weber, Théâtre de Nice, Théâtre des Célestins
1997 : «La jeune fille et la mort» d'Ariel Dorfman
mise en scène Daniel Benoin, Comédie de Saint-Etienne
1998 : «Skylight» de David Hare,
mise en scène Bernard Murat, Théâtre de la Gaîté-Montparnasse
1999 : «La jeune fille et la mort» d'Ariel Dorfman
mise en scène Daniel Benoin, Théâtre du Rond-Point
2000 : «House and Garden» d'Alan Ayckbourn
London National Theater
2002 : «Hilda» de Marie Ndiaye
mise en scène Frédéric Bélier-Garcia
Théâtre de l'Atelier, Théâtre de la Criée
2003 : «Anatole» d'Arthur Schnitzler
mise en scène Claude Baqué, Théâtre de l'Athénée-Louis-Jouvet
2007 : «Des gens»
d'après Raymond Depardon
avec Laurent Lafitte, Théâtre Vidy- Lausanne, Petit Montparnasse
2009 : «Des gens»
d'après Raymond Depardon
avec Marc Citti, Petit Montparnasse
2010-2012 : «La compagnie des spectres» d'après Lydie Salvayre
mise en scène Zabou Breitman,
Théâtre Vidy-Lausanne, Monfort Théâtre, tournée en 2012
Théâtre de la Gaîté-Montparnasse
2011 : «Jeux de scène»
d'après Victor Haïm
jeu et mise en scène Zabou Breitman pour la 25e cérémonie des Molières
2013-2014 : «La compagnie des spectres» d'après Lydie Salvayre
mise en scène Zabou Breitman,
Théâtre du Chêne Noir, Avignon OFF 2013, puis tournée en 2014
2014 : «Comment vous racontez la partie» texte et mise en scène Yasmina Reza
Théâtre National de Nice, Théâtre du Rond-Point

MISE EN SCÈNE

2003 : «L'Hiver sous la table» de Roland Topor
Théâtre de l'Atelier
2006 : «Blanc» d'Emmanuelle Marie Théâtre de la Madeleine
2007 : «Des gens»
d'après Raymond Depardon
avec Laurent Lafitte, Théâtre Vidy- Lausanne, Petit Montparnasse
2010 : «La médaille»
d'après Lydie Salvayre
Théâtre Vidy-Lausanne, Théâtre du Rond-Point, Théâtre de la Croix-Rousse
2010-2012 : «La compagnie des spectres»
d'après Lydie Salvayre
Monfort Théâtre, Théâtre Vidy-Lausanne, tournée en 2012, Théâtre de la Gaîté- Montparnasse
2011 : «Jeux de scène»
d'après Victor Haïm
Pour la 25e cérémonie des Molières
2013 : «Journal de ma nouvelle oreille» Isabelle Fruchart, création Festival OFF d'Avignon - Théâtre du Chêne Noir.
«Le système Ribadier» de Georges Feydeau
Théâtre du Vieux-Colombier / Comédie-Française
2014 : «L'enlèvement au sérail» de Mozart (direction musicale Philippe Jordan)
Opéra Garnier

CINÉMA / RÉALISATRICE

2001 : «Se souvenir des belles choses»
Talents Cannes 2003
2006 : «L'homme de sa vie»
2008 : «Je l'aimais»
adapté du roman d'Anna Gavalda
2010 : «No et moi»
adapté du roman de Delphine de Vigan
Elle est également actrice au cinéma et à la télévision.

PRIX

2003 : «Se souvenir des belles choses»
Théâtre de la Gaîté-Montparnasse
2004 :
«L'hiver sous la table» de Roland Topor Molière du metteur en scène
Molière du théâtre privé
2009 :
«Des gens» d'après Raymond Depardon Molière de l'adaptateur
Molière du théâtre privé
2010 :
«Des gens» d'après Raymond Depardon Globe de Cristal

La compagnie des spectres

d'après le roman de Lydie Salvayre
de et avec Zabou Breitman

Lydie Salvayre



©DR

Lydie Salvayre, de son nom de jeune fille Lydie Arjona, est née en 1948 d'un couple de républicains espagnols exilés dans le sud de la France depuis la fin de la guerre civile. Son père est andalou, sa mère catalane. Elle passe son enfance à Auterive, près de Toulouse, dans le milieu modeste d'une colonie de réfugiés espagnols. Le français n'est pas sa langue maternelle, langue qu'elle découvre et avec laquelle elle se familiarise par la littérature. Après son bac, elle suit des études de Lettres à l'Université de Toulouse, où elle obtient une licence de Lettres modernes, avant de s'inscrire en 1969 à la Faculté de Médecine. Son diplôme de médecine en poche, elle part se spécialiser en psychiatrie à Marseille où elle exerce plusieurs années comme psychiatre à la clinique de Bouc Bel-Air.

Lydie Salvayre commence à écrire à la fin des années 70 et à publier des petits textes dans des revues littéraires d'Aix-en-Provence et de Marseille au début des années 80. A plusieurs reprises favorite lors des prix littéraires, son roman *La compagnie des spectres* paru en 1997, a été élu «Meilleur livre de l'année» par la revue littéraire Lire.

En 2014, elle reçoit le Prix Goncourt pour son roman *Pas pleurer*.

Romans

- *La déclaration* (Juillard, 1990)
- *La vie commune* (Juillard, 1991)
- *La médaille* (Seuil, 1993)
- *La puissance des mouches* (Seuil, 1995)
- *La compagnie des spectres* (Seuil, 1997)
- *Quelques conseils aux élèves huissiers* (Verticales, 1997)
- *La conférence de Cintegabelle* (Seuil, 1999)
- *Les belles âmes* (Seuil, 2000)
- *Le vif du vivant* (Cercle d'art, 2001)
- *Et que les vers mangent le bœuf mort* (Verticales, 2002)
- *Contre* (Verticales, 2002) + CD audio avec Serge Teyssot-Gay et Marc Sens
- *Passage à l'ennemie* (Seuil, 2003)
- *La méthode Mila* (Seuil, 2005)
- *Dis pas ça* (Verticales, 2006) + CD audio avec Serge Teyssot-Gay, Marc Sens et Jean-Paul Roy
- *Portrait de l'écrivain en animal domestique* (Seuil, 2007)
- *Petit traité d'éducation lubrique* (Cadex, 2008)
- *BW* (Seuil, 2009)
- *Hymne* (Seuil, 2011)
- *Pas pleurer* (Seuil, 2014)

La compagnie des spectres

d'après le roman de Lydie Salvayre
de et avec Zabou Breitman

André Diot

Lumière



©DR

André Diot est un directeur de la photographie et éclairagiste de théâtre français qui a joué un rôle important dans l'émergence de cette profession en France.

Directeur de la photographie à la télévision, il a été présenté par Bernard Sobel à Patrice Chéreau, avec lequel il a longuement travaillé. En 1967, dans *Les soldats* de Jakob Lenz, leur première réalisation commune, il introduit au théâtre les projecteurs HMI, habituellement réservés au cinéma ou aux manifestations sportives. Jusqu'au milieu des années 1980, il joue du noir et blanc, du contre-jour et des ombres pour créer sur scène des ambiances de clair-obscur, de crépuscule, des atmosphères poétiques qui finissent par devenir la marque du tandem Diot-Chéreau.

Dès cette époque, André Diot travaille aussi avec d'autres metteurs en scène, comme Philippe Avron, André Engel, Jean Jourdeuil, Roger Planchon, Jean-Pierre Vincent, Jacques Weber, Peter Zadek, etc. Il a également travaillé plus de dix ans avec Zabou Breitman. Il continue à faire de la télévision, et surtout à partir de 1980 du cinéma (*Le Paltoquet* de Michel Deville, 1986).

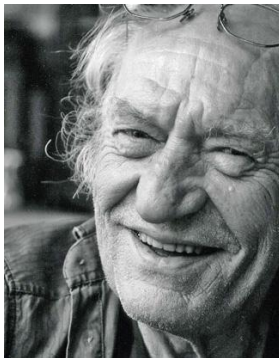
André Diot en quelques chiffres c'est :

- Quatre Molière
- Treize films au cinéma
- Une vingtaine à la télévision
- Et il a éclairé environ cinq-cents pièces de théâtre et opéras

Jean-Marc Stehlé

1941-2013

Décor



©DR

Jean-Marc Stehlé fait ses études aux Arts décoratifs de Genève.

A partir de 1963, il réalise des décors au Théâtre de Carouge pour des mises en scène de François Simon, Philippe Mentha, Roger Blin, Charles Apothéloz. Dès 1968, il est engagé en tant qu'acteur et décorateur dans différents théâtres de Suisse romande, particulièrement au Théâtre Kleber-Méleau.

En 1982, il rencontre Benno Besson à la Comédie de Genève pour lequel il signe les décors de *L'oiseau vert* de Carlo Gozzi. S'en suit une longue collaboration en tant que décorateur et acteur. Il collabore également avec Matthias Langhoff depuis *Don Giovanni* de Mozart au Grand Théâtre de Genève, jusqu'à *Doña Rosita* de Federico Garcia Lorca à Nanterre. Il s'occupe également des décors de *Ondine* de Jean Giraudoux, mis en scène par Jacques Weber, *Pygmalion* de George Bernard Shaw, mis en scène par Nicolas Briçon, *Wozzeck* d'Alban Berg, *La décennie rouge* de Michel Deutsch, et *Le pont des ombres* d'Olivier Dejours, mis en scène par Michel Deutsch.

Il signe aussi les décors de plusieurs spectacles à l'Opéra de Paris, à l'Opéra de Toulouse, et au Festival d'Aix en collaboration avec Antoine Fontaine. Il signe également des décors pour les mises en scène de Jean-Michel Ribes avec *Rêver peut-être ?* et *L'enfant do* de Jean-Claude Grumberg, *Théâtre sans animaux* de Jean-Michel Ribes, *Le jardin aux betteraves* de Roland Dubillard, *Batailles* de Roland Topor et Jean-Michel Ribes et *Les diaboliques* de Roland Dubillard au Théâtre Marigny.

En tant qu'acteur, on le retrouve au cinéma dans *Socialisme* de Jean-Luc Godard, mais aussi à la télévision avec *Les faux monnayeurs* de Benoit Jacquot, et au Théâtre avec *Hamlet Cabaret* mis en scène par Matthias Langhoff au Théâtre de l'Odéon.

La compagnie des spectres

d'après le roman de Lydie Salvayre
de et avec Zabou Breitman

Tournée 16 / 17* :

Mercredi 5 octobre	Théâtre Roger Barat – Herblay
Vendredi 7 et samedi 8 octobre	La Ferme de Bel Ebat – Guyancourt
Mardi 11 octobre	Théâtre de la Tête Noire - Saran
Vendredi 14 et samedi 15 octobre	Théâtre Jacques Cœurs – Lattes
Mardi 18 et mercredi 19 octobre	Scène Nationale d'Angoulême
Du jeudi 3 au samedi 5 novembre	Comédie de Picardie – Amiens
Mardi 8 et mercredi 9 novembre	Théâtre de Vienne - Vienne
Samedi 12 novembre	Théâtre de Roanne – Roanne
Du mardi 15 au samedi 19 novembre	Théâtre Anthéa - Antipolis – Antibes
Mardi 22 novembre	Les 3 Pierrots - Saint-Cloud
Jeudi 24 novembre	Théâtre de Palaiseau - Palaiseau
Samedi 26 novembre	Théâtre de Saint-Maur / Festival Les Théâtrales – Saint-Maur
Mardi 29 novembre	Théâtre Charles Dullin – Le Grand-Quevilly

La compagnie des spectres

d'après le roman de Lydie Salvayre
de et avec Zabou Breitman

Contacts

Les 2 Bureaux – Prima donna

Administration et diffusion :

Hélène Icart
helene.icart@prima-donna.fr
01 42 47 05 56 / 06 23 54 53 42

Diane Derosier
diane.derosier@gmail.com
01 42 47 05 56 / 06 32 15 06 33

Technique :

Simon Stehlé :
simonstehle@rocketmail.com
06 31 54 21 05

Site Internet : <http://prima-donna.fr>